

Luxemburg, USA de Christophe Wagner

L'identité luxembourgeoise à l'américaine

*L'un des thèmes prépondérants de l'année Luxembourg et Grande Région, capitale européenne de la culture 2007 fut celui des migrations. Il n'est donc guère surprenant que les organisateurs aient souhaité consacrer un événement à l'émigration luxembourgeoise aux Etats-Unis, qui fut massive au XIX^e siècle. Près de 70 000 Luxembourgeois – entre un quart et un cinquième de la population totale du Luxembourg ! – ont alors émigré en Amérique. Ils se sont installés en grande partie dans les régions rurales du Midwest et autour de Chicago. C'est là que les a retrouvés Christophe Wagner pour son film documentaire *Luxemburg, USA*¹, produit par l'asbl Luxembourg et Grande Région, capitale européenne de la culture 2007 et Nowhere Land Productions, en collaboration avec le Centre national de l'audiovisuel et Téléspark.*

forum : Quelle a été ta première réaction quand on t'a proposé de faire un film sur « les Luxembourgeois en Amérique » ?

Christophe Wagner : Le sujet m'intéressait d'un point de vue historique, mais je ne voyais pas très bien quel film je pourrais en tirer. Ce n'est qu'en discutant avec le producteur Willy Perelstzejn que j'ai vu ce qui pouvait m'intéresser dans ce projet en tant que réalisateur. Nous sommes tombés d'accord pour faire un film contemporain, pour voir ce qui reste aujourd'hui de l'identité et de la culture que les immigrants ont apportées avec eux il y a 150 ans. Et ce qui me tenait aussi à cœur, c'était de réaliser un portrait de l'endroit où ces immigrants se sont installés, c'est-à-dire l'Amérique rurale. Je voulais traiter également de thèmes actuels tels que l'Irak ou l'immigration mexicaine.

Est-ce que c'était ton premier voyage aux Etats-Unis ? Qu'est-ce que tu t'attendais à trouver là-bas ?

C. W. : Je n'avais jamais été là-bas. Avant de partir, je me suis demandé s'il y avait vraiment quelque chose à raconter sur le sujet. Mais en faisant des

recherches, nous avons trouvé des thèmes qui m'intéressaient, et notamment la question de l'identité luxembourgeoise s'est posée.

Est-ce que tu t'attendais vraiment à trouver des gens différents des autres Américains ?

C. W. : Je m'attendais à trouver des Américains. Et cela m'intéressait, puisque je voulais aussi faire un portrait des Américains de cette région, sauf que ces Américains ont la particularité d'être d'origine luxembourgeoise. J'espérais également trouver des gens qui parlent encore le luxembourgeois, car je trouvais important que cette langue apparaisse dans le film. Mais je n'avais pas trop d'idées préconçues en allant là-bas.

Comment avez-vous trouvé les gens qui témoignent dans le film ?

C. W. : C'était en fait assez simple. Ils sont tous organisés dans des associations qui entretiennent des relations avec le Luxembourg. Il a donc suffi de contacter quelques personnes qui nous ont ensuite guidés vers d'autres et ainsi de suite. Ils

sont fiers de raconter leurs racines, leurs origines familiales, ce qui a beaucoup facilité mon travail.

Donc, ce sont des gens qui, par eux-mêmes, s'intéressent encore à leurs origines. Il y en a sûrement beaucoup d'autres qui ne font pas partie de ces associations et qui ne cultivent pas de la même façon leurs racines ?

C. W. : Oui, bien sûr, et ils sont plus nombreux que les autres. Les associations rassemblent une minorité de gens. Surtout dans les grandes villes comme Chicago. On estime – mais il est très difficile de savoir si les chiffres sont exacts – que près de 300 000 Américains ont des origines luxembourgeoises ! Alors que dans les associations, il ne doit pas y en avoir plus de 2 000. Il faut aussi savoir que beaucoup d'immigrants luxembourgeois installés aux Etats-Unis se sont mélangés aux catholiques allemands au cours du XIX^e siècle. Beaucoup de gens pensent donc avoir des racines allemandes, alors qu'ils sont originaires du Luxembourg.

Quand ces immigrants sont partis au milieu du XIX^e siècle, le Luxembourg était à peine devenu un pays indépendant et il n'existait certainement pas d'identité luxembourgeoise telle qu'on peut la concevoir aujourd'hui. Leurs descendants cherchent donc à se reconnaître dans quelque chose que leurs grands-parents ou arrière-grands-parents eux-mêmes ne connaissaient pas !

C. W. : Avec Willy, on s'est souvent posé la question : est-ce la globalisation qui pousse les gens à se retrancher dans une culture qui leur permet de se démarquer des autres ? La société américaine est très cosmopolite et dans les régions rurales, là où se trouvent les descendants des immigrants luxembourgeois, les gens ont du coup tendance à se réfugier dans un repli identitaire. Ils ont une attitude très ambiguë envers l'immigration aujourd'hui, ils sont très conservateurs sur ce point. Je crois que ces gens manifestent par l'attachement à leurs origines luxembourgeoises leur angoisse de perdre leur identité. Et du coup, cela prend parfois des proportions qui peuvent nous paraître folkloriques, comme quand ils se promènent avec des moutons en jouant le *Hämmelsmarsch*. Nous vivons la culture luxembourgeoise au quotidien et nous n'éprouvons donc pas tellement le besoin de le manifester, contrairement à eux. Ils s'accrochent aux anciennes traditions.

Cette expression de leur identité passe beaucoup par la religion, ce qui n'est plus du tout le cas au Luxembourg !

C. W. : C'est parce que leur culture est basée sur celle de leurs grands-parents ou arrière-grands-parents. La religion joue toujours un rôle très important dans le Midwest. Dans cette région, les immigrants venaient principalement d'Europe centrale et d'Europe du Nord et ils ont amené avec eux le catholicisme et le protestantisme. Cela

reste très fort là-bas. Les églises sont bien plus remplies que chez nous.

Et puis il y a des choses comme le boudin noir. Pour eux, c'est typiquement luxembourgeois. Je ne connais pas énormément de gens de mon âge qui mangent du boudin. Là-bas, ils ne comprenaient pas quand je leur disais que je n'aime pas cela. Ils étaient d'ailleurs parfois surpris de voir à quel point je ressemble peu à l'idée qu'ils se font de l'identité luxembourgeoise. Beaucoup sont venus au Luxembourg en vacances et ils me demandaient si au Luxembourg, nous n'avions pas peur de perdre notre identité. Parce qu'ils entendaient parler français partout. Moi, personnellement, en tant que jeune Luxembourgeois, je n'ai pas peur de perdre mon identité. Je constate qu'elle évolue dans une société cosmopolite, mais cela me paraît positif. Eux ressentent très fort cette peur chez eux, face à l'immigration mexicaine. Mais je sais qu'au Luxembourg, il y a aussi des gens qui ressentent cette peur.

En regardant le film, j'ai eu l'impression que l'identité luxembourgeoise dont les Américains se revendiquent dans le film, c'est en fait une identité propre à ces gens, qu'ils se sont créée depuis 150 ans, et qui reprend simplement certaines choses venues du Luxembourg.

C. W. : Ils reprennent surtout le folklore. Tout cela est très américanisé. Ils transposent d'anciennes traditions luxembourgeoises à l'américaine.

Est-ce qu'ils en sont conscients ?

C. W. : Les gens qui sont venus au Luxembourg ont bien vu qu'ici, c'est différent. Mais beaucoup, surtout les gens les plus âgés, imaginent encore le Luxembourg comme au XIX^e siècle. Et quand ils viennent ici, ils s'étonnent de trouver un Luxembourg moderne. De fait, le Luxembourg est plus moderne que certains coins du Midwest. L'identité luxembourgeoise telle qu'ils se la représentent n'existe que dans leur imagination. Le Luxembourg a énormément évolué depuis 150 ans et n'a plus rien à voir avec le monde qu'ont quitté leurs arrière-grands-parents.



La société américaine est très cosmopolite et dans les régions rurales, là où se trouvent les descendants des immigrants luxembourgeois, les gens ont du coup tendance à se réfugier dans un repli identitaire.



Mais certains, quand ils viennent au Luxembourg, arrivent à retrouver ce monde du XIX^e siècle. C'est le cas de ces touristes américains qui se rendent à la source de Kaundorf.

C. W. : ... dont je n'avais jamais entendu parler auparavant...

Mais en ne montrant que cela du Luxembourg dans le film, n'as-tu pas l'impression de les conforter dans leur vision passéiste du Luxembourg ?

C. W. : Le risque existe et cela m'a parfois été reproché. Mais j'ai toujours conçu le film dans l'idée qu'il serait vu surtout par un public européen. J'ai voulu montrer l'idée que se font les Américains du Luxembourg. *A contrario*, je dis aussi dans le film que l'idée qu'on se fait en Europe de l'Amérique à travers les médias n'est pas toujours juste non plus. On imagine souvent que dans ces régions rurales ne vivent que des paysans bornés. Ils ont peut-être une vision plus restreinte du monde en dehors des Etats-Unis, mais ils ont des idées plus nuancées qu'on ne le croit sur les choses. J'ai aussi voulu montrer cela.

C'est par ailleurs un film sur les relations entre Américains et Luxembourgeois. On est frappé par le fait que ces Américains s'attendent à ce que les Luxembourgeois leur soient toujours reconnaissants de les avoir libérés en 1944. Et ils sont déçus quand ils constatent que ce n'est pas le cas. Dennis Hastert le dit expressément.

C. W. : La Seconde Guerre mondiale et la Libération reviennent souvent dans les discussions. Ils se voient toujours comme les shérifs du monde. Là aussi, la religion joue un rôle déterminant. En ce qui concerne l'Iraq, souvent je n'étais pas d'accord avec eux et je crois que beaucoup de personnes dans les communautés luxembourgeoises ont été déçus de voir que le Luxembourg ne s'est pas aligné sur les Etats-Unis en la matière. Quant à Dennis Hastert, il voulait placer un message

politique. Je l'ai conservé dans le film parce que je trouvais son raisonnement assez culotté. Il dit : « Nous avons libéré le Luxembourg en 1944 du joug nazi et maintenant, nous faisons la même chose en Irak. » C'est un raccourci intellectuel qui ne tient évidemment pas debout.

On a l'impression que non seulement l'Irak mais le reste du monde, voire le reste des Etats-Unis, n'est présent dans ces villages que par le biais de la télévision.

C. W. : C'est pour cette raison que je montre la télévision dans mon film. C'est un aspect que j'aurais voulu développer davantage, mais ce n'était pas à proprement parler le sujet du film. Ces gens vivent dans un pays gigantesque. Pour quelqu'un qui habite dans le Midwest, la prochaine frontière est à une distance équivalente entre le Luxembourg et la Pologne ! Ils n'ont donc forcément pas le même contact avec les pays étrangers que nous. Beaucoup d'informations ne leur arrivent que par la télévision. Et à la télévision, ils ne voient que des images choc. Tout est construit sur la peur, sur le sensationnalisme, les nuances n'existent pratiquement pas. Je crois que les Européens abordent les problèmes avec davantage de nuances et sont plus disposés au dialogue. L'image de l'Américain qui tire d'abord et discute ensuite, cela peut sembler caricatural, mais ce n'est pas tout à fait faux. Les Européens, par leur histoire et les erreurs qu'ils ont commises, ont beaucoup évolué dans ce sens au cours des 50 dernières années.

Donc, la télévision joue un rôle primordial et les médias forment l'opinion de la majorité de cette population. Or les télévisions sont contrôlées par de grands groupes, ce qui commence d'ailleurs aussi à être le cas en Europe. C'est différent dans les grandes villes américaines, mais dans les régions rurales, il n'y a pratiquement pas d'alternatives à la télévision. L'Irak est tous les jours présent à la télé. Ils n'évoquent jamais l'Europe. Sauf quand j'étais là, c'était l'époque quand les voitures brûlaient dans les banlieues françaises. On sentait alors une certaine satisfaction aux Etats-Unis. Je devais leur rappeler que des émeutes ont aussi eu lieu chez eux, p.ex. à Los Angeles.

Ce qui m'a surpris quand j'étais là-bas, c'est que la qualité de vie est à mes yeux beaucoup plus mauvaise qu'en Europe. En dehors des grandes villes, il n'existe aucune offre culturelle à l'exception des multiplexes où ne passent que les films hollywoodiens. Aux Etats-Unis, on ne voit pas de gens assis sur une terrasse, du moins je ne l'ai pas vu dans les régions où j'étais. De même, la nourriture est très homogénéisée. Il n'existe plus de centres dans les villes, plus de convivialité. Mais les Américains qui viennent au Luxembourg voient soudain qu'une société peut fonctionner autrement et qu'il existe une autre manière de vivre. Ils voient qu'il n'y a pas que le travail, la

Aujourd'hui, le Luxembourg est un pays d'immigration, mais il fut un temps où les Luxembourgeois étaient eux aussi forcés de quitter leur pays, ils ont eux aussi connu des difficultés pour s'adapter, pour apprendre la langue.

réussite et l'argent dans la vie. Ils voient qu'on peut travailler et néanmoins profiter de la vie. Et ils apprécient cela !

Dans le film, tu parles beaucoup du centre culturel américano-luxembourgeois à Belgium que les Américains construisent avec l'aide de l'Etat luxembourgeois. D'où vient ce besoin de la part des Luxembourgeois de se rattacher les descendants des anciens immigrants ?

C. W. : Personnellement, je ne ressens pas ce besoin. Je trouve important que l'on s'intéresse à cette histoire, d'autant plus que le Luxembourg a évolué et il me paraît important de rappeler que nos arrière-grands-parents ont dû quitter le Luxembourg parce qu'ils n'avaient plus rien à se mettre sous la dent. Avec Willy Perelstzejn, on va d'ailleurs essayer d'intéresser les établissements scolaires au film, en creusant davantage l'aspect historique. Aujourd'hui, le Luxembourg est un pays d'immigration, mais il fut un temps où les Luxembourgeois étaient eux aussi forcés de quitter leur pays, ils ont eux aussi connu des difficultés pour s'adapter, pour apprendre la langue.

Est-ce qu'il faut pour autant construire un musée, d'autant plus qu'une partie de ce musée sera dédiée à la représentation du Luxembourg ? Mais tout comme nous voulons préserver une partie de notre culture industrielle et sidérurgique, il est important pour eux de préserver des éléments de la culture luxembourgeoise, car cela fait partie de l'histoire de leur région. Maintenant, il est possible qu'on ait vu trop grand, car ce centre culturel coûte beaucoup d'argent.

Les jeunes ne s'intéressent guère à cette histoire de leurs ancêtres.

C. W. : Comme tous les gens de leur âge, ils sont davantage fixés sur leur i-pod que sur ce qu'ont fait leurs grands-parents. Et c'est la raison pour laquelle ma conclusion dans le film est que cet héritage va bientôt disparaître.

A moins qu'en devenant plus âgés, ils ne se posent quand même la question de leur origine.

C. W. : C'est sûr qu'avec l'âge, on ressent davantage le besoin de se demander d'où l'on vient, qui étaient nos grands-parents. Plus généralement, ce phénomène a connu un essor important aux Etats-Unis au début des années 80. Le bicentenaire de l'indépendance américaine a poussé beaucoup de gens à se demander d'où étaient venus leurs ancêtres. A peu près à la même époque, la télévision a programmé la série *Roots*². Les gens se sont soudain intéressés à la naissance de la nation américaine. Cela a provoqué un regain d'intérêt pour cette histoire et ils ont commencé à venir au Luxembourg, les Luxembourgeois sont allés aux Etats-Unis, et les liens entre les deux pays se sont à nouveau renforcés. En fait, les structures à travers lesquelles se manifeste l'attachement des

Américains à leurs racines luxembourgeoises sont assez récentes. Et elles sont extrêmement fragiles, car elles reposent sur une poignée d'hommes et de femmes qui les font vivre par leur engagement et parfois leur activisme. Mais quand ils ne seront plus là, cela risque fort de se perdre à nouveau.

Quelles choses ont été coupées au montage ?

C. W. : Certaines thématiques. Par exemple en ce qui concerne leur vision du Luxembourg, j'avais interviewé des gens qui disaient qu'ils avaient une vision passéiste du Luxembourg, mais que quand ils sont venus ici, ils ont vu qu'elle était fautive. Cela aurait permis d'équilibrer un peu certaines choses, mais il a fallu faire des choix. D'un autre côté, j'aurais pu laisser tomber des thèmes comme l'Irak ou l'immigration, mais je trouvais cela important d'autant que, notamment avec l'immigration, je voyais des points de convergence entre le XIX^e siècle et aujourd'hui. Et puis, on a dû couper quelques jolies anecdotes. Le problème avec les anecdotes, c'est qu'il faut beaucoup de temps pour les raconter. Mais c'est dommage, on va peut-être les mettre en bonus sur le DVD.

¹ Site officiel : www.luxemburgusa.lu

² Adaptée du livre d'Alex Haley, la série *Roots* traite surtout de l'esclavage aux Etats-Unis, des années 1700 à la guerre de Sécession.

(Interview par Viviane Thill)

oiko

Ein Weinberg ohne Pestizide

Investieren Sie in biologische Landwirtschaft!

Vor gut zehn Jahren hat der Luxemburger Verein zur Förderung sozial- und umweltverträglicher Investitionen, ETIKA, zusammen mit der Banque et Caisse d'Epargne de l'Etat, Luxembourg (BCEE) das ALTERNATIVE SPARKONTO aus der Taufe gehoben.

Mit den dort eingezahlten Spareinlagen werden Projekte wie der biologische Weinbau von Caves Sonnen-Hoffmann aus Remerschen mit zinsvergünstigten Krediten finanziert.

Das Weingut an der Mosel baut seit dem Jahr 2000 auf 7,5 Hektar Weine ohne Pestizide und Kunstdünger an. Die Caves Sonnen-Hoffmann ist bisher der einzige professionelle Erzeuger von Bio-Weinen in Luxemburg.

Die Sparer des ALTERNATIVEN SPARKONTOS haben bei der Finanzierung dieses Projektes mitgeholfen.

Großer Vorteil für Sparer: Die Spareinlagen auf dem ALTERNATIVEN SPARKONTO sind genauso sicher und jederzeit verfügbar wie auf einem herkömmlichen Sparbuch.

Mehr Infos über unsere Projekte erhalten Sie auf www.etika.lu oder unter 29 83 53.



etika - Initiative für Alternativen Finanzierung asbl
55, avenue de la Liberté
L-1931 Luxembourg
Tel/Fax : +352 29 83 53
contact@etika.lu
www.etika.lu



SPUERKEESS

Aert Liewen. Är Bank.

